

Quand les flots abattent leur nuit sur l'humanité pour étouffer la vie, sans témoin, où es-tu, Seigneur ? Quand le front de l'océan vrombit vers l'intérieur des terres et rompt sous lui la création des hommes, les maisons, les routes, ta Création, Seigneur, les arbres, les rivières, où es-tu ? Quand l'onde se retire révélant ce qu'elle a fait sous elle, quand les copeaux de vie broyée forment un compost stérile abandonné sur le champ de guerre, où es-tu, Seigneur ? Quand la pourriture humaine infeste tant l'air, qu'il presse de brûler les morts – mais après une telle eau comment faire un feu ? –, qu'il presse d'enterrer les corps – mais y a-t-il encore de la terre ? y a-t-il encore une terre ? –, es-tu là, Seigneur, dans les non-prières qui ne chantent même pas la louange des disparus ? Es-tu là, Seigneur, quand les lamentations n'ont plus de sens car la douleur a besoin de vie pour être ressentie ? Où es-tu Seigneur quand le déluge et l'arche de Noé sont une histoire pour enfant porteuse de l'espoir d'une renaissance après la purification alors que là, quel espoir y a-t-il ? Où es-tu, Seigneur, quand le rien a éliminé même les mots pour se dire et que le néant est la plénitude vide et affamée du ventre enflé de la mort ? Où es-tu Seigneur, dans le silence du néant qui n'a pas le courage de dire sa honte d'exister, dans le silence de la misère qui n'a plus la force de se regarder elle-même ? Dans le silence, on cherche ta parole, Seigneur, ou ne serait-ce que ta présence ; même pas...

Sur le point haut de la courbure d'un palmier, plié entre son pied non complètement arraché et la touffe de palmes de son faite coincé au sol entre deux blocs de béton jetés l'un contre l'autre, un panier d'osier oscillait sous l'effet du vent.

En descendant de la montagne Colombo\*, le pêcheur, progressait vers le village dévasté de Trincomalee\*. Il ne pleurait pas, il ne pensait pas, il ne souffrait pas. Il était au-delà de la douleur humaine. Il errait dans les décombres, rattrapant à chaque pas son équilibre tant le sol était instable, tant son esprit était chaotique. Son regard n'arrivait pas à se fixer. Il faisait machinalement la liaison entre deux pans de murs éloignés de trente mètres pour reconstituer un bout du puzzle en trois dimensions. Rien ne bougeait. La sidération figeait son jugement.

Ah si ! Là-haut, un panier bougeait. Sous l'effet du vent il oscillait d'un côté puis de l'autre. Mais non ! il n'y avait pas de vent... Ce n'était pas un panier : c'était un nid de pélicans. Des œufs sur le point d'éclore ? D'ailleurs, les parents arrivaient. Ils se posèrent à peine sur le bord du nid, avant de s'envoler à grands cris au risque de tout faire tomber. Colombo grimpa à quatre pattes sur le tronc et se trouva nez à nez avec un beau bébé joufflu qui lui sourit en le voyant. Colombo se mit à pleurer. Étais-tu là, Seigneur ? Avec mille précautions, comme s'il tenait un trésor livré par Dieu, Colombo descendit le nid-couffin que le dos de la Vague avait délicatement déposé en équilibre sur le dos de l'arbre.

Clara – c’est ainsi que Colombo et son épouse Sigiriya\* avaient nommé le bébé en le recueillant – découvrait à six ans la grande aigrette blanche dans son travail de piqueur des bourrelets d’algues roulés par la mer. D’une pichenette du bec cette dernière transperçait la croûte superficielle, séchée par le soleil, pour gober dessous une puce de mer ou un ver remonté du sable et se nourrissant lui-même dans le gâteau de goémon cuit. L’oiseau déployait d’un geste précieux ses longs doigts fins sur le sol mou. Les frêles baguettes de ses jambes se brisaient aux genoux à chaque pas. De temps en temps, l’une d’elles disparaissait sous la couverture de plumes blanches d’une aile, où la tête au plumage ras venait également se réfugier à l’abri du bruit, du vent et de la lumière. Le spectacle fascinait Clara dont les yeux verts écarquillés retenaient chaque geste, chaque apparente hésitation de l’échassier à faire basculer son poids d’une jambe sur l’autre. Elle en mimait intérieurement les attitudes et se mit aussi à pincer entre ses dents quelques puces sautant imprudemment devant elle. Le casque de sa chevelure rousse et hirsute tissait sur son visage une voilette épaisse qui préservait son mystère d’enfant. Subitement, Clara courut à la maison, effrayant les volatiles qui se levèrent en formant l’onde d’un drap gonflé de souffle qui retombe sur le lit en planant. Le soir, en s’endormant, Clara rêva des échassiers.

La maison, modeste, construite en adobe sur clayonnage, était couverte de feuilles de palmier entremêlées et entourée d'un labyrinthe de mangrove\*. Un couple de pêcheurs pauvres, Colombo et Sigiriya, y habitait dans la baie de Trincomalee. Mariés jeunes, ils vivaient de façon fusionnelle la relation avec leurs parents qui habitaient dans la montagne et qui les avaient mariés. Cela faisait des années qu'ils attendaient un enfant qui ne venait pas. C'était une grande douleur pour eux. Quand Colombo avait apporté le bébé dans ses bras, le sourire ivre de bonheur, les yeux humides d'émotion, il l'avait tendu à Sigiriya comme une offrande. Elle avait accueilli sans un mot ce don du tsunami. Le temps passa et personne ne réclama le bébé. Pourtant ils s'attendaient à ne pas pouvoir le garder. Petit à petit, l'enfant prospéra. Il montrait à l'évidence qu'il se plaisait bien dans cette famille. Le bonheur était entré dans la maison avec lui ; quelques mois après son apparition, Sigiriya tombait enceinte. Ce fut un garçon, un beau garçon qu'ils nommèrent Kandy\*. Elle attribua à la présence de Clara cette fécondité dans son couple et ce surplus de bonheur. Plus le temps passait, plus ils étaient sûrs de garder Clara et personne ne pensa plus qu'il pouvait en être autrement.

Après le raz-de-marée, la vie avait repris un cours précaire sur l'île. L'année suivante le saupoudrage des graines, poussées par le vent du haut de la montagne, apporta déjà

quelques touches de couleur au paysage et cacha en partie les séquelles du désastre. Les rescapés, secondés par des cousins venus des hauteurs et soutenus par des dons éphémères envoyés du monde entier, avaient entrepris de reconstruire le dagoba\* – ils avaient tellement besoin d’apprivoiser la puissance de Dieu !

Avant les événements, la baie de Trincomalee était l’un des plus belles de tout le pays. Avec sa forme d’anse, elle assurait une bonne protection aux bateaux contre les coups de vent ordinaires. Bordée sur toute sa longueur par une plage de sable fin en pente douce, elle offrait au regard le doux repos d’un paysage en paix. Des vaguelettes aux rebonds argentés ourlaient la jonction entre la terre et l’eau et, en haut de la plage, une rangée de palmiers parasols et de cocotiers penchaient, fatigués, à la recherche de l’appui encore lointain du sol, décidément trop bas pour leurs reins douloureux. L’habitat, d’abord clairsemé au milieu des arbres, se concentrait progressivement autour d’un forum où le commerce battait son plein au retour des pêcheurs qui vendaient le poisson à la criée, dans la grande halle où se tenait aussi le marché. Un peu plus loin, le dagoba, rond, au dôme peint à la chaux, avec un liseré bleu, rouge et jaune qui en soulignait la base, trônait au milieu d’un parc dégagé où un artiste avait entrepris de tailler une pierre à l’effigie de Bouddha, assis en tailleur, les mains jointes sur ses talons, le visage exprimant la paix.

Colombo et Sigiriya avaient pris le parti de ne pas se déclarer auprès de Clara en tant que son père et sa mère. Sans pouvoir expliquer tout de suite à l'enfant ce qui avait dû arriver à ses parents, ils se désignaient à elle comme oncle et tante. Mais ce titre était partagé, il est vrai, avec d'autres dans le village qui l'adoptèrent aussi, de façon moins proche certes, mais assez pour former une communauté soudée autour d'elle.

Clara aimait beaucoup la plage et regardait pendant des heures les mouvements des vagues et les couleurs changeantes de la mer aux reflets turquoises ou céladons. En fin de journée, elle écoutait l'écho lumineux du soleil ricocher comme un appel sur l'horizon de la mer. Elle laissait entrer en elle l'interrogation de la Terre qui tourne, des étoiles qui s'allument une à une pour servir de veilleuse aux dieux qui ne veulent pas dormir. La Création aspirait son être par les mille clins d'œil des astres scintillants. En osant à peine respirer, elle oscillait d'arrière en avant, un peu perdue entre les battements de son cœur et la pulsation de l'univers dont elle percevait confusément l'harmonie. Par moment, ses yeux cherchaient dans le vide autour d'elle et son esprit divaguait dans le paysage à la recherche d'une réponse à son interrogation. À d'autres moments, elle entendait la mélodie de la nature et la poussée de la vie autour d'elle qui chantait dans son corps, et dans sa tête, et dans tout son être. Elle percevait aussi une douleur ambiante, probablement celle des blessures encore récentes.